

CONFÉRENCE 3 (sur 5)

P.D. Ouspensky, 1934-1940

L'idée que l'homme est une machine n'est pas neuve. C'est, en fait, l'unique point de vue scientifique acceptable, car c'est une vue fondée sur l'expérience et sur l'observation. Une excellente définition de la mécanicité de l'homme a été donnée dans la seconde moitié du XIX^e siècle par ce qui fut appelé la «psychophysiologie». L'homme était alors considéré comme incapable de tout mouvement s'il ne recevait des impressions extérieures. Les savants de cette époque soutenaient que si, dès sa naissance, il était possible de priver l'homme de toutes impressions extérieures et intérieures tout en le maintenant en vie, il serait incapable *de faire le moindre mouvement*.

Une telle expérience est bien entendu impossible, serait-ce avec un animal, car le processus de maintien de la vie – respiration, alimentation, etc. – produira quantité d'impressions qui déclencheront certains mouvements réflexes et éveilleront le centre moteur.

Mais l'idée est intéressante parce qu'elle montre à l'évidence que l'activité de la machine dépend d'impressions extérieures et qu'elle est déclenchée par des réactions à ces impressions.

Dans la machine, chaque centre est parfaitement adapté à recevoir les impressions qui lui sont particulièrement destinées et à y répondre de manière conforme. Aussi, lorsque les centres fonctionnent correctement, il est possible de calculer le travail de la machine, de prévoir et d'annoncer nombre d'événements futurs et de réactions, de les étudier et de les diriger.

Malheureusement, même chez celui que l'on appelle un homme sain et normal, les centres travaillent rarement comme ils le devraient. Et cela parce qu'ils sont faits de manière à pouvoir, en quelque sorte, se remplacer les uns les autres. Selon le plan originel de la nature, le but était, sans nul doute, d'assurer la continuité du travail des centres et de créer une sécurité les protégeant d'une interruption possible du travail de la machine – car, dans certains cas, une interruption pourrait être fatale.

Mais la capacité des centres à travailler l'un pour l'autre – comme c'est le cas pour nos machines non-entraînées et non-développées – devient si excessive qu'ils fonctionnent rarement *par le travail propre à chacun d'eux*. Presque à chaque minute, un centre ou un autre abandonne son propre travail et tente d'effectuer celui d'un autre centre qui, à son tour, prend la place d'un troisième.

J'ai dit que les centres pouvaient se remplacer l'un l'autre dans une certaine mesure mais pas entièrement et il est inévitable, dans de pareils cas, que leur travail soit bien moins efficace. Le centre moteur, par exemple, peut dans une certaine mesure imiter le

travail du centre intellectuel, mais il ne peut produire que des pensées vagues et décousues comme celles qui surviennent dans les rêves ou la rêverie. De même, le centre intellectuel peut travailler à la place du centre moteur. Tentez, par exemple, d'écrire en pensant à chaque lettre que vous allez tracer et de quelle manière vous aller la tracer. Vous pouvez vous livrer à des expériences de ce type en essayant de faire avec la tête ce que vos mains et pieds peuvent effectuer sans son aide : par exemple, descendez un escalier en notant chaque mouvement ou faites un travail manuel courant en calculant et en préparant mentalement chaque petit geste ; vous constaterez tout de suite à quel point le travail devient plus difficile, plus lent et plus maladroit quand il est conduit par le centre intellectuel plutôt que par le centre moteur

Vous pouvez également observer ceci lorsque vous apprenez un nouveau type de mouvement. Supposons que vous appreniez à taper à la machine ou tout nouveau type de travail physique – ou bien, prenez le cas du soldat qui s'exerce à manier un fusil – pendant un certain temps, tous ses mouvements dépendront du centre intellectuel, et ce n'est que plus tard qu'ils seront pris en charge par le centre moteur. Chacun sait le soulagement que l'on éprouve quand un geste devient habituel, quand la coordination se fait automatiquement et qu'il n'est plus nécessaire, à chaque instant, de *penser* et de contrôler ses mouvements. Cela signifie qu'ils sont passés sous la direction du centre moteur auquel ils appartiennent naturellement.

Le centre instinctif peut travailler pour le centre émotionnel et, à l'occasion, le centre émotionnel peut travailler pour tous les autres centres. Dans certains cas, le centre intellectuel doit travailler pour le centre instinctif, bien qu'il ne puisse effectuer qu'une infime partie de son travail, la partie en relation avec les mouvements visibles, tels que ceux du thorax lors de la respiration. Il est très dangereux d'intervenir dans les fonctions normales du centre instinctif, comme dans le cas de la respiration artificielle, parfois décrite sous le nom de respiration des yogis. Celle-ci ne doit jamais être entreprise sans les conseils d'un maître compétent et expérimenté, ni sans sa surveillance.

Pour en revenir au mauvais travail des centres, je dois dire qu'il emplit pratiquement notre vie entière. Nos impressions mornes, nos impressions vagues, notre manque d'impressions, notre lenteur à comprendre tant de choses, très souvent notre identification et notre considération, notre *mensonge* même, dépendent du mauvais travail des centres.

L'idée du travail incorrect des centres n'entre pas dans notre façon de penser ni dans notre compréhension habituelles, et nous ne nous rendons pas compte du tort qu'il nous cause, de l'énergie gaspillée ainsi inutilement et les difficultés où nous mène le travail incorrect des centres.

La méconnaissance du travail incorrect de notre machine est généralement lié à la notion illusoire que nous nous faisons de notre unité. Lorsque nous comprenons à quel point nous sommes divisés en nous-mêmes, nous commençons à saisir le danger que constitue le fait qu'à notre insu une partie de nous-mêmes travaille à la place d'un autre.

Dans la voie de l'étude de soi et de l'observation de soi, il est nécessaire d'étudier et d'observer non seulement le travail correct des centres mais aussi leur travail incorrect. Il est nécessaire de connaître tous les dysfonctionnements et les traits particuliers des dysfonctionnements spécifiques de chacun d'entre nous

Il est impossible de se connaître sans connaître ses propres défauts et ses faiblesses. Et, en plus des faiblesses courantes que nous partageons tous, chacun de nous a les siennes propres qui doivent être étudiées en leur temps.

J'ai souligné, en commençant, que l'idée selon laquelle l'homme *est* une machine mue par les influences extérieures est une idée réellement et véritablement scientifique.

Ce que la science ignore, c'est que :

Premièrement, *la machine humaine ne fonctionne pas à son niveau normal – elle fonctionne généralement bien au-dessous de sa norme. C'est-à-dire, ni à sa pleine puissance ni avec la totalité de ses parties.*

Deuxièmement, *qu'en dépit des nombreux obstacles, elle est capable de développer pour elle-même des normes toutes différentes de réceptivité et d'action.*

Nous parlerons maintenant des conditions nécessaires au développement, car il faut se rappeler que si ce développement est possible, il est très rarement atteint et exige un grand nombre de conditions extérieures et intérieures.

Quelles sont ces conditions ?

La première est que l'homme doit comprendre sa situation, ses difficultés et ses possibilités et qu'il doit, soit avoir un très fort désir de dépasser son état actuel, soit avoir un très grand intérêt pour *le nouvel état inconnu que doit lui apporter ce changement*. En un mot, il doit être soit complètement dégoûté par son état actuel, soit très fortement attiré par l'état futur qu'il peut atteindre.

De plus, une certaine préparation est requise. Un homme doit être capable de comprendre ce qu'on lui dit.

Il doit également se trouver dans de bonnes conditions extérieures ; il doit disposer de suffisamment de temps libre pour l'étude et doit vivre dans des conditions qui rendent cette étude possible.

Il est impossible d'énumérer toutes les conditions nécessaires, mais elles incluent, entre autres choses, l'existence d'une école. Et l'école implique des conditions sociales et politiques qui rendent son existence possible dans tel pays, car une école ne peut exister *dans n'importe quelles conditions* ; et une vie plus ou moins ordonnée et un certain degré de culture et de *liberté individuelle lui* sont nécessaires. De ce point de vue, notre époque est particulièrement défavorisée. En Orient, les écoles disparaissent rapidement. Dans de nombreux pays, leur existence devient absolument impossible. Par exemple il ne pourrait exister aucune école en Russie bolchevique, dans l'Allemagne nazie, dans l'Italie fasciste ou dans la Turquie kémaliste.

Dans *A New Model of the Universe*, j'ai cité à ce propos quelques versets des Lois de Manu.

«EXTRAIT DES RÈGLES POUR UN SNATAKA, (MAÎTRE DE MAISON) :

61. Qu'il ne réside pas dans un pays gouverné par des *Sudras*, ni dans un pays habité par des hommes impies, ni dans un pays conquis par des hérétiques, ni dans un pays où abondent les hommes des castes inférieures.

79. Qu'il ne séjourne pas en compagnie des hors-castes, ni des *Kandalas*, les plus abjects des hommes, ni des *Pukkases*, ni des idiots, ni en celle d'hommes arrogants, ni d'hommes de condition inférieure, ni d'*Antyavasayins* (fossoyeurs).

CHAPITRE VIII

22. Un royaume peuplé en majorité de *Sudras*, empli d'hommes sans Dieu et privé d'habitants deux fois nés, doit rapidement périr en sa totalité, frappé par la famine et par l'épidémie.»

Ces idées des *Lois de Manu* sont très intéressantes, car elles nous fournissent une base nous permettant d'évaluer les différentes conditions politiques et sociales *du point de vue du travail d'école* et de voir quelles conditions sont réellement favorables et lesquelles entraînent la perte des valeurs véritables, quand bien même leurs tenants prétendraient que ces conditions sont favorables, parvenant ainsi à tromper nombre de faibles d'esprit.

Mais les conditions extérieures ne dépendent pas de nous. Dans une certaine mesure, et parfois avec de grandes difficultés, nous pouvons choisir le pays où nous préférons vivre, mais nous ne pouvons choisir ni l'époque ni le siècle et nous devons chercher ce qui nous convient dans la période où le destin nous a fait naître.

Ainsi, nous devons comprendre que le début de la préparation au développement exige lui-même une combinaison de conditions extérieures et intérieures qui sont rarement réunies.

Mais nous devons aussi comprendre qu'au moins en ce qui concerne ses conditions intérieures l'homme n'est pas entièrement abandonné à la loi de l'accident. Bien des lumières sont disposées à son intention grâce auxquelles il peut trouver son chemin s'il le désire réellement et s'il a de la *chance*. Ses possibilités sont si minimes qu'il ne faut pas écarter le facteur *chance*.

Tentons à présent de répondre à la question : d'où naît en l'homme le désir d'acquérir une nouvelle connaissance et de changer?

Dans la vie, l'homme est soumis à *deux sortes d'influences*. Ceci doit être bien compris et la différence entre les deux sortes d'influences doit être parfaitement claire.

La première consiste en intérêts et attirances créés par *la vie elle-même* : intérêts pour sa santé, sa protection, sa fortune, ses distractions, sa sécurité, sa vanité, son orgueil, sa célébrité, etc.

La seconde consiste en intérêts d'un autre ordre, suscités par des idées non pas créées par la vie mais *émanant, à l'origine, des écoles*. Ces influences n'atteignent jamais directement l'homme. Elles sont jetées dans le tourbillon général de la vie, traversent de nombreux esprits différents et parviennent à l'homme par le biais de la philosophie, de la science, de la religion et de l'art, toujours mêlées aux influences de la première sorte et méconnaissables par rapport à ce qu'elles étaient à leur origine.

Dans la majorité des cas, les hommes ne discernent pas l'origine différente des influences de la seconde sorte et souvent les expliquent comme ayant la même origine que celles de la première sorte.

Bien que l'homme ignore l'existence de deux sortes d'influences distinctes, elles agissent toutes deux sur lui et, d'une manière ou d'une autre, il y réagit.

Il peut s'identifier davantage à une ou plusieurs des influences de la première sorte et estimer ne pas être influencé par celles de la seconde. Ou bien il peut se sentir attiré et touché par une ou plusieurs des influences de la seconde sorte. Dans chaque cas, le résultat diffère.

Nous appellerons la première sorte d'influence, l'influence A; et la seconde,

l'influence B.

Si un homme est entièrement au pouvoir de l'influence A, ou d'une influence A particulière, et tout à fait indifférent à l'influence B, rien ne changera pour lui et sa possibilité de développement diminuera chaque année de sa vie ; et, à un certain âge, parfois même très tôt, elle disparaîtra à jamais. Ceci revient à dire que l'homme meurt, bien qu'il reste physiquement en vie, tout comme une graine hors d'état de germer et de produire une plante.

Mais si, d'un autre côté, l'homme n'est pas entièrement au pouvoir des influences A et si des influences B l'attirent, l'émeuvent et l'incitent à penser, *les résultats des impressions qu'elles produisent en lui se concentrent*, attirent d'autres influences d'un type semblable et se développent, occupant une place plus importante dans sa pensée et dans sa vie.

Si les résultats produits par les influences B deviennent suffisamment forts, ils fusionnent pour former en l'homme ce que l'on appelle un *centre magnétique*. Il faut tout de suite préciser que le mot «centre» n'a pas ici le même sens que dans les expressions : centre «intellectuel» ou centre «moteur»; c'est-à-dire les centres de l'essence. Le *centre magnétique* appartient à la personnalité ; c'est simplement un groupe d'intérêts qui, lorsqu'il devient suffisamment puissant, sert, dans une certaine mesure, de facteur d'orientation et de direction. Le centre magnétique conduit nos intérêts dans une certaine direction et aide à les y maintenir.

En même temps, il ne peut pas faire grand chose par lui-même. Une école est nécessaire. Le centre magnétique ne peut tenir lieu d'école — mais il peut aider à prendre conscience de la nécessité d'une école; il peut aider à se mettre en quête d'une école ou, dans le cas d'une rencontre fortuite avec une école, il peut aider à la reconnaître et à éviter de la perdre. Car rien n'est plus facile que de perdre une école.

La possession d'un centre magnétique est la première des exigences, non formulée, d'une école. Si un homme est dépourvu de centre magnétique, ou s'il possède un centre magnétique insignifiant ou faible, ou encore s'il a plusieurs centres magnétiques contradictoires, c'est-à-dire s'il est intéressé à la fois par de nombreuses activités incompatibles, au moment où il rencontrera une école, il ne s'y intéressera pas, ou il deviendra instantanément critique à son égard, et ce avant même d'en apprendre quoi que ce soit, ou bien son intérêt se perdra très vite, dès les premiers obstacles que suscite le travail d'école. Ceci assure la principale sauvegarde des écoles. Autrement, elles seraient encombrées d'élèves non qualifiés qui déformeraient immédiatement son enseignement.

Un centre magnétique juste nous aide non seulement à reconnaître que nous avons bien à faire à une école, mais nous aide également à en assimiler l'enseignement, qui diffère à la fois des influences A et des influences B et que l'on peut qualifier d'influence C.

L'influence C ne peut être transmise que par la parole, par instructions, explications et démonstrations directes.

Lorsque un homme entre en contact avec l'influence C et se montre capable de l'assimiler, il est dit qu'en un point de lui-même – à savoir dans son *centre magnétique* – il se libère de la loi de l'accident. A partir de là, le centre magnétique a joué son rôle. Il a conduit l'homme vers une école, et l'a aidé à y faire ses premiers pas. Dès lors, les idées et l'enseignement de l'école prennent la relève du centre magnétique et commencent à pénétrer lentement les différentes parties de sa personnalité, puis, avec le temps, jusque dans son essence.

On peut beaucoup apprendre sur les écoles, de leur organisation et de leurs activités, par les moyens ordinaires, en se documentant sur les périodes de l'histoire où elles étaient plus

apparentes et plus accessibles. Mais il est certaines choses à propos des écoles que l'on ne peut apprendre que en leur sein même. Et, dans l'enseignement d'école, l'explication des principes et des règles occupe une place considérable.

Un des principes majeurs que l'on apprend de cette façon est qu'un réel travail d'école doit être mené *simultanément selon trois lignes*. Un travail sur une ou deux lignes seulement ne peut pas être qualifié de travail d'«école».

Quelles sont ces trois lignes ?

Lors de la première conférence, j'ai dit que ces conférences ne constituaient pas une école. Je vais expliquer à présent pourquoi il en est ainsi.

Cette question, une fois, fut posée : «Les gens qui étudient cet enseignement, travaillent-ils uniquement pour eux-mêmes ou travaillent-ils aussi pour les autres ?» Je vais maintenant y répondre.

La première ligne est l'étude de soi et l'étude de l'enseignement, du «langage». Celui qui travaille sur cette ligne, travaille certes *pour lui-même*.

La seconde ligne est le travail avec d'autres personnes au sein de l'école, et en travaillant avec les autres, on travaille alors non seulement avec eux mais *pour eux*. Ainsi, sur la seconde ligne, on apprend à travailler avec les gens et pour les gens. C'est pourquoi la seconde ligne est particulièrement difficile pour certains.

Sur la troisième ligne, on travaille *pour l'école*. Mais pour travailler ainsi, il est nécessaire de *comprendre* le travail, ses buts et ses besoins. Et ceci prend du temps – à moins d'y être bien préparé, car certaines personnes peuvent commencer par la troisième ligne ou, en tout cas, la découvrir très facilement.

Lorsque j'ai dit que ces conférences ne constituaient pas une école, j'entendais par là qu'elles n'offrent la possibilité que d'une seule ligne de travail; à savoir l'étude de l'enseignement et l'étude de soi. Il est vrai qu'en apprenant ensemble les personnes étudient le début de la seconde ligne de travail – du moins, ils apprennent à *se tolérer les uns les autres* et, si leur pensée est assez large et leur perception assez rapide, ils peuvent même avoir un aperçu de la seconde et de la troisième ligne. Toutefois, on ne peut pas attendre beaucoup des seules conférences.

Sur la seconde ligne de travail, dans une école bien organisée, les étudiants ne doivent pas seulement *parler ensemble* mais *travailler ensemble* ; ce travail peut prendre des formes très diverses, mais doit toujours, d'une manière ou d'une autre, *être utile à l'école*. Ce qui signifie qu'en travaillant sur la première ligne, on étudie la seconde, et que travaillant sur la seconde ligne on étudie la troisième. Vous comprendrez plus tard pourquoi trois lignes sont nécessaires et pourquoi il faut trois lignes pour que le travail progresse efficacement vers un but défini.

Dès à présent, vous pouvez comprendre la raison principale de la nécessité de trois lignes de travail si vous vous rendez compte que l'homme est endormi et que, quel que soit le travail qu'il entreprenne, il perd rapidement tout intérêt et continue à le poursuivre de façon mécanique. Trois lignes de travail sont nécessaires, tout d'abord, parce que le travail sur une ligne éveille l'homme qui s'endort sur une autre. Si l'on travaille réellement sur les trois lignes, on ne peut jamais s'endormir complètement ; en tout cas, on ne peut pas dormir aussi tranquillement qu'avant, on se réveillera toujours pour constater que le travail s'est arrêté.

Je peux aussi indiquer une des différences les plus caractéristiques entre les trois

lignes de travail.

Sur la première ligne, on travaille surtout à l'étude de l'enseignement ou à l'étude de soi ainsi qu'à l'observation de soi et, au cours de son travail, il est nécessaire de faire preuve d'un certain degré d'initiative envers soi-même.

Sur la seconde ligne, on participe à un certain travail organisé et l'on ne doit *faire que ce qui est prescrit*. Aucune initiative n'est requise ou même admise sur la seconde ligne; l'essentiel y étant la *discipline*. On se conforme scrupuleusement aux instructions sans y apporter la moindre idée personnelle, même si elle paraît meilleure que celles qui ont été données.

De nouveau, sur la troisième ligne, il est possible de faire preuve d'une certaine initiative mais on doit toujours *se contrôler soi-même* et ne pas s'autoriser à prendre des décisions contraires aux règles et aux principes, ou contraires à ce qui a été demandé.

J'ai dit précédemment que le travail commence par l'étude du langage. Il sera très utile, à ce propos, que vous tentiez de voir que vous connaissez déjà un certain nombre de mots de ce nouveau langage et il vous sera également très utile d'essayer d'en faire le compte et d'en établir la liste. Il faut toutefois qu'ils soient notés sans aucun commentaire; c'est-à-dire sans interprétations – les commentaires, les interprétations et les explications doivent rester au niveau de votre compréhension. Vous ne pouvez les coucher sur le papier. Si cela était possible, l'étude des enseignements psychologiques en serait grandement simplifié. Il suffirait alors de publier une sorte de dictionnaire ou de glossaire et les gens sauraient d'emblée tout ce qui leur est utile de savoir. Mais heureusement, ou malheureusement, ceci est impossible et les hommes doivent travailler et apprendre chacun pour soi.

Revenons aux centres afin de découvrir pourquoi il est impossible de se développer plus vite sans avoir à s'astreindre à un long travail d'école.

Nous savons que lorsque nous apprenons quelque chose, nous accumulons de nouvelles données dans notre mémoire. Mais qu'est-ce que la mémoire? Pour le comprendre, nous devons apprendre à considérer chacun de nos centres comme une machine distincte et indépendante – faite d'une matière sensible, analogue à celle *des matrices phonographiques*. Tout ce qui nous arrive, tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, tout ce que nous éprouvons, tout ce que nous apprenons est enregistré sur ces matrices. Ce qui signifie que tout événement extérieur ou intérieur laisse certaines «impressions» sur les matrices. «Impression» est le mot qui convient, parce qu'il s'agit effectivement d'une *impression* ou d'une *empreinte*. Une impression peut être profonde ou superficielle ; elle peut être simplement fugitive et disparaître rapidement sans laisser de traces. Mais, profondes ou superficielles, ce sont toujours des impressions et ces impressions sur les matrices sont tout ce dont nous disposons, tout ce que nous possédons. Tout ce que nous connaissons, tout ce que nous avons appris, tout ce dont nous avons fait l'expérience est là, inscrit sur nos matrices. De la même façon, tous nos processus de pensée, calculs, spéculations, reviennent à comparer les inscriptions sur les matrices, à les relire encore et encore, à tenter de les comprendre en les comparant et ainsi de suite. Nous ne pouvons rien penser de nouveau, rien qui ne soit déjà gravé sur nos matrices. Nous ne pouvons rien dire ou faire qui ne corresponde à une inscription des matrices. Nous sommes dans l'incapacité

d'inventer une pensée nouvelle, de même que nous sommes dans l'incapacité d'inventer un nouvel animal, car toutes nos idées concernant les animaux sont tirées de notre observation d'animaux existants.

Les inscriptions ou impressions des rouleaux sont reliés par les associations. Les associations relient des impressions qui ont été perçues simultanément ou qui présentent entre elles quelques similitudes.

Lors de ma première conférence, j'ai dit que la mémoire dépend de la conscience et que, en fait, nous ne nous rappelons que des moments où nous avons eu des éclairs de conscience. Il est évident que des impressions différentes et simultanées, reliées entre elles, demeureront plus longtemps en mémoire que des impressions décousues. Dans un éclair de conscience de soi, ou dans un état approchant, toutes les impressions du moment sont associées et demeurent reliées dans la mémoire. Il en est de même des impressions reliées par une ressemblance interne. Si l'on est davantage conscient au moment où l'on reçoit des impressions, on relie plus solidement les impressions nouvelles aux anciennes qui leur ressemblent et elles restent inscrites dans la mémoire.

En revanche, si l'on reçoit des impressions dans un état d'identification, on ne les remarque tout simplement pas et leurs traces disparaissent avant d'être évaluées ou associées. Dans l'état d'identification, on ne voit ni n'entend. On est entièrement absorbé par ses griefs, ses désirs ou son imagination. On ne peut se séparer des choses, des sentiments ou des souvenirs et on est coupé du monde environnant.